

II

De Morvan passait pour être d'une force supérieure aux armes ; et certes il méritait cette réputation. Il joignait à une vivacité de main inouïe, ce calme et cet à-propos d'esprit qui ne livrent rien au hasard et savent tirer un immense parti des moindres circonstances.

Grisier, la plus haute expression de l'art de l'escrime de nos jours, donnerait dix ans de sa vie pour créer un pareil élève.

Toutefois, comme le jeune homme accordait bien malgré lui, et sans qu'il se l'avouât, une sorte de supériorité en toutes choses aux courtisans français sur les nobles de province, il se tint, en engageant l'action, sur une réserve et une défensive prudentes : il lui semblait qu'il représentait en ce moment sa bien-aimée Bretagne, et il eût préféré être tué par accident, une heure plus tard, à recevoir alors une simple égratignure.

Le vicomte de Châtillon était un habitué des académies d'escrime ; aussi une demi-minute lui suffit-elle et au delà pour s'apercevoir de l'adresse réellement supérieure et redoutable de son adversaire.

Bientôt, il fut évident pour les témoins de ce duel que Châtillon devait finir par avoir le désavantage.

Pourtant de Morvan, froid et impassible, se tenait toujours sur la défensive et n'attaquait pas ; seulement, jamais la pointe de son fer ne s'éloignait, dans une parade inutile, d'une distance d'un pouce du corps de son adversaire, dont elle neutralisait les efforts.

Ce dernier, exaspéré par la résistance inouïe qu'il rencontrait et désireux d'en finir, se livra plusieurs fois en risquant des coups d'une grande témérité et dont plusieurs faillirent réussir.

Les témoins commençaient à ne plus rien comprendre à la conduite de de Morvan.

— Mille tonnerres ! s'écria enfin le vicomte avec une véritable fureur, il me semble, chevalier, que vous affectez de me ménager.

— Nullement, vicomte, je vous jure ! J'attends le bon moment.

— Et il ne vient pas, à ce qu'il paraît, ce bon moment ?

— Je vous demande pardon, le voici !

De Morvan, trompant alors avec une rare habileté le fer de son adversaire, se fendit sur lui avec une prodigieuse vivacité en tirant dans une feinte.

Châtillon laissa tomber son épée : puis essayant de sourire :

— Je ne me rends pas trop compte de cette botte, dit-il, mais je ne puis me dissimuler qu'elle ne soit réussie ; il faudra, chevalier, que vous me l'expliquiez un de ces jours à l'académie. Votre jeu est un peu sauvage ; au total, il ne manque pas de mérite. Je vous reconnais non-seulement pour un lancier remarquable, mais encore pour un tireur de première force !

Le jeune homme pâlit : la tache de sang qui trahissait sur sa chemise l'endroit touché par l'épée de de Morvan, s'agrandissait à vue d'œil.

MM. de La Fare et de Broglie, craignant que le vicomte ne tombât, se précipitèrent pour le recevoir dans leurs bras.

Châtillon les repoussa doucement.

— Grâce à Dieu, dit-il, je n'en suis pas encore à la pâmoison !

Puis, se tournant vers de Morvan, il ajouta : Me permettez-vous, monsieur le chevalier, de vous donner une embrassade et de vous adresser une question ?

— Pourquoi, je vous prie, ne m'avez-vous pas tué, ce qui vous eût été facile ?

— Tenez-vous absolument à une réponse, vicomte ? dit le gentilhomme breton, embarrassé et hésitant,

— Mais, certes ! et beaucoup même !

— Eh bien ! reprit de Morvan, c'est que je vous avais promis de vous blesser à l'épaule et que je devais remplir mon engagement !...

— Ah ! chevalier, je ne puis vous exprimer jusqu'à quel point ce dernier trait de délicatesse me touche ! Tenez, entre nous deux, ce sera, si vous le voulez bien, à la vie, à la mort.

Le vicomte de Châtillon sentait que sa force l'abandonnait et ne voulant pas laisser deviner sa faiblesse quitta le jardin et entra dans la maisonnette.

— Que je ne vous retienne pas, messieurs, dit-il à ses amis, je ne me consolerais jamais de vous avoir pris une soirée. Allez à vos plaisirs. Ah ! La Fare ! rends-moi encore le service de m'envoyer une garde-malade. La petite Olympe de l'Opéra, par exemple. Cette fille est d'une bêtise sans bornes, elle m'aidera à m'endormir.

Une fois que Châtillon fut couché, ses amis s'éloignèrent.

— J'espère, chevalier, dit de la Fare en s'adressant à de Morvan, que vous ne nous quitterez pas et que nous achèverons la journée ensemble. Nous allons retourner au cabaret de Renard, où des créatures à qui nous avons donné rendez-vous doivent nous attendre : nous terminerons la soirée par un lansquenot.

La première pensée de de Morvan fut pour un refus, mais le désir de voir dans l'intimité ces jeunes seigneurs parisiens dont il avait si souvent et si diversement entendu parler à Nantes, le fit changer de résolution ; il accepta l'offre du marquis de La Fare.

III

Quatre heures plus tard, de Morvan après avoir pris sa part d'un magnifique souper, égayé par la présence de plusieurs divinités de l'Opéra, s'asseyait, la tête un peu troublée par les vapeurs du vin, devant une table de lansquenot.

— Que faites-vous ? lui dit de Brancas, qui tenait la banque.

Des vingt écus qu'Alain lui avait prêtés, de Morvan en avait dépensé huit pour la collation servie à Nativia ; il lui en restait donc encore douze, soit soixante-douze livres.

Cinq pistoles, répondit-il à de Brancas, car il ne voulait pas, après s'être si bien tiré de son duel, montrer une avarice de provincial.

— Vous avez gagné ! dit peu après de Brancas en poussant devant de Morvan quatre-vingt-dix livres.

— Pardon, mais je n'ai joué que cinq pistoles, soit cinquante livres.

— Ah ! je comprends, dit de Brancas en riant, vous vous figurez que les pistoles de Paris sont comme celles appelées en province pistoles de compte, et qui valent dix livres. Erreur ! cher chevalier, nous ne connaissons ici que la pistole d'or de dix-huit livres.

Le jeune homme, contrarié de recevoir plus qu'il n'avait exposé, joua, le coup suivant, ses quatre-vingt-dix livres. Il gagna.

— Cent quatre-vingt livres ! disait-il peu après en répondant au banquier qui l'interrogeait sur son enjeu.

Encore une fois la chance se déclara pour le Breton.

De Morvan, en toute autre circonstance, se serait contenté probablement de ce bénéfice ; mais la crainte de laisser deviner sa pauvreté le retint, et le coup suivant il laissa ses trois cent soixante livres sur la table : la banque perdit encore.

— Vive Dieu ! notre jeune ami, lui dit le marquis d'Effat, pour peu que votre veine

continue et que vous ayez le courage d'en profiter, vous pourrez acheter la province de Bretagne.

Cette plaisanterie empêcha de Morvan de distraire une certaine somme de son gain.

Il joua ses sept cent livres.

— Encore gagné ! reprit peu après d'Effat. Chevalier, on prétend que les gentilhommes de province possèdent au suprême degré l'art de l'économie ; que retirez-vous de votre enjeu ?

— Rien, marquis, répondit de Morvan d'un air indifférent.

Une demi-minute plus tard, le chevalier se trouvait à la tête d'un capital de deux mille huit cent quatre-vingt livres !

Les dames de l'Opéra, qui jusqu'alors n'avaient pas fait grande attention à de Morvan, commencèrent à l'examiner fort sérieusement, et se rapprochèrent de lui. Il devenait une affaire.

Qu'eût dit Alain, s'il eût vu son maître assis devant une grosse poignée d'or et entouré de jeunes femmes scandaleusement décolletées ?

Notre intention n'est pas de fatiguer le lecteur par le récit détaillé des phases que présenta la partie de lansquenot.

A onze heures, de Morvan possédait dix mille livres.

On venait de passer les cartes à de Morvan dont c'était le tour de tenir la banque, lorsque la porte s'ouvrit et un homme au teint fatigué et flétri entra dans le salon.

Des cris de joie retentirent autour de la table de jeu ; les dames de l'Opéra quittèrent de Morvan, et furent embrasser le nouvel arrivé, qui accepta fort gracieusement quoiqu'en homme un peu blasé, leurs expansives avances.

— Viens t'asseoir à mes côtés, cher ami, lui dit de Brancas. Voilà un siècle, au moins quarante heures, que nous ne t'avons vu. Le bruit se répandait déjà que tu étais parti pour Rome, où le pape t'avait fait demander. Que se passe-t-il donc de nouveau.

— Rien. On prétend seulement que monseigneur le duc de Chartres est amoureux à en perdre la tête.

— Qui peut savoir cela mieux que toi ? répondit de La Fare en riant.

— Moi ! Est-ce que ces choses-là me regardent ?

L'inconnu se tut un instant ; puis d'un regard circulaire, passant en revue les gens assis autour de la table de jeu :

— Qui de vous, messieurs, ajouta-t-il, connaît le seigneur Sandoval, comte de Montreuil, et est à même de me donner des renseignements sur sa fille, la délicieuse Nativia ?

A cette question, à laquelle il s'attendait si peu, de Morvan sentit un frisson glacial passer le long de son corps.

L'homme qui venait de parler était l'ancien précepteur du duc de Chartres, fils de Monseigneur frère du roi, l'abbé Dubois.

Tout le monde sait le rôle plutôt encore ignoble qu'odieusement joua Dubois vers la fin du dix-septième et au commencement du dix-huitième siècle : les événements importants auxquels ce misérable personnage prit part ont donné une place à son nom dans l'histoire.

De Morvan n'avait jamais entendu parler jusqu'à ce jour, de ce personnage puissant et dangereux.

Il fallait au gentilhomme breton déployer une force rare de caractère pour pouvoir résister à l'envie qu'il éprouvait de demander à l'abbé une explication.

Toutefois il espéra que cet éclaircissement jaillirait bientôt de la conversation ; et en effet, son espoir ne fut pas trompé.

— Dis donc, l'abbé, s'écria le marquis